telligence, Firmin de Saint-Hyrieix s'était réservé de tirer parti de cette situation.

Il s'était juré de ne rien brusquer, persuadé que les circonstances ultérieures le serviraient.

Il déployait des merveilles d'ingéniosité pour être admis, sans paraître importun, à participer aux promenades des jeunes gens.

Cela lui était relativement facile, puisque sa propriété touchait à celle des Kerlor.

Ce jour-là, il avait réussi à rencontrer Georges et Hélène, déjà sortis dans la matinée.

Les fiancés avaient eu pour Saint-Hyrieix, qui vivait assez isolé dans son domaine, la compassion des gens heureux qui voudraient que tout le monde pût jouir autour d'eux d'un bonheur pareil.

Hélène, plus réservée, depuis que la comtesse l'avait entretenue de ses projets, n'avait rien dit, mais Georges, très expansif, avait invité le diplomate à la promenade équestre de l'après-midi ; Saint-Hyrieix avait accepté avec le plus grand empressement.

Carmen avait fait la moue pour deux raisons : la première, parce qu'elle ne pourrait pas laisser les amoureux livrés à leurs tendres effusions ; la seconde, parce que Saint-Hyrieix l'obséderait pendant les longues heures de l'après-midi.

Toutefois, Mlle de Kerlor était une personne trop bien élevée pour demander des modifications au programme arrêté par son frère.

Elle se vengerait sur l'obséquieux voisin de l'agacement qu'il avait motivé.

Paul Vernier, apercevant à son tour Mlle Kerlor, fit quelques pas vers elle.

Mariana, qui s'était leurrée du vain espoir de ne pas être surprise dans ses épanchements conjugaux, reconnut qu'elle ne pouvait éviter de recevoir les quatre personnages.

Elle fit appel à son air le plus engageant et prit la petite mine intéressante obligée, simulant la plus joyeuse surprise :

—Carmen !.... M. de Kerlor !....

Georges et Hélène arrivèrent ; M. de Saint Hyrieix, qui n'était pas un cavalier de premier ordre, parut à son tour.

Le piqueur arrêta sa bête au milieu du chemin.

—Que je suis contente de vous revoir ! s'écria Mme Paul Vernier, avec de grandes démonstrations d'amitié.

L'artiste, lui, très sincèrement, salua avec la plus grande cordialité.

Mariana reprit :

—Vous allez venir visiter notre chaumière.... Nous allons même essayer de vous y donner un semblant de lunch, dont vous excuserez la modestie.

—C'est une idée ! fit Carmen.... Est-ce loin ?

—Non, répondit Mme Vernier, regarde sur ta gauche. .. Tu vois ce petit toit pointu, couvert d'ardoises....

—Oui.

—C'est dans ce délicieux nid de verdure que Paul et moi nous avons voulu cacher notre bonheur à tous les yeux jaloux.

—Ciel ! fit Mlle de Kerlor, comme tu es devenue bucolique.

L'artiste joignit ses instances à celles de sa femme.

M. de St-Hyrieix parut trouver que cette invitation manquait un peu de cérémonial, d'autant plus qu'il ne connaissait pas le sculpteur, mais il se garda bien de présenter la moindre objection, dès l'instant où Carmen avait parlé.

Georges et Hélène, dont le cœur plein de rêve croyait à l'idylle cahntée par Mariana, étaient ravis.

La cavalcade se dirigea au pas vers la maisonnette enfouie sous le feuillage, dans un site réellement adorable et bien fait pour abriter de jeunes époux.

Georges fit signe au piqueur. Tout le monde mit pied à terre.

Le domestique se chargea des montures de tous.

La vigne vierge et les trémières escaladaient la façade de la maison agreste. Un petit jardin, fort coquettement entretenu, précédait la demeure.

Les derniers volubilis et les premiers chrysanthèmes annonçaient la fin des beaux jours.

Tout cela respirait un parfum discret qui séduisit les jeunes gens.

Paul Vernier fit avec aisance les honneurs de sa maisonnette, pendant que Mariana, aidée par la vieille servante, dressait la collation sur une table rustique.

Une grande pièce du rez-de-chaussée avait été transformée en atelier par le sculpteur.

Il était en train d'ébaucher une bacchante dont le visage était celui de sa femme.

L'autre pièce du bas servait de salle à manger. Il y avait deux chambres au premier étage, meublées avec une élégante simplicité. Les combles et le grenier étaient très vastes.

Du premier étage, la vue s'étendait sur un océan de verdure infini.

Quand les deux couples redescendirent, sous la conduite de Vernier, le lunch était préparé.

Du raisin, des poires, des fraises des quatre-saisons. de la crème exquise provenant de lait trait le matin dans une closerie voisine, le tout servi en des plats de faïence aux vives couleurs, composaient ce repas champêtre.

Le cidre bien frais, bien pétillant, de la récolte nouvelle, moussait dans deux pichets de terre.

La servante apporta des gâteaux bretons destinés à remplacer la miche pour cette collation aussi humble que charmante.

On se mit à table.

Carmen et Hélène déclarèrent que jamais elles n'avaient mangé d'aussi bonne crème.

Les hommes trouvèrent les fruits extrêmement savoureux.

A chaque compliment, Mme Vernier semblait enchantée. Au

Mlle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons.—
Page 588, col. 2

fond, elle était persuadée que ses riches invités ne faisaient preuve que de politesse.

Elle croyait voir un sourire ironique sur les lèvres de Carmen qui en était bien loin et elle se demandait si Mlle de Penhoët ne la raillait pas.

Elle s'écria :

—Vous m'excuserez, mes chers invités, si je ne mets pas à votre disposition la splendide vaisselle et la cristallerie superbe de Kerlor. Mais la plus belle fille du monde....

Georges et Hélène entendirent vaguement ; tout à leur ivresse d'amoureux, ils contemplaient ce nid charmant, et rêvaient qu'ils auraient pu y vivre ensemble.

Carmen, qui aurait peut-être relevé spirituellement la feinte humilité de sa petite-cousine, venait d'être saisie subitement d'un accès de mélancolie.

Elle se disait qu'elle eût souhaité que ce fût le beau capitaine Robert d'Alboize qui occupât auprès d'elle la place usurpée, grâce à ses circonlocutions diplomatiques, par M. Firmin de Saint-Hyrieix.

Dès qu'elle avait revu Robert d'Alboize, Carmen s'était imaginée